

Psychothérapies ordinaires

par Yann Leroux



*design by Geoffrey Dorne
licence CC0*

Facebook : La culture ne s'hérîte pas elle se conquiert

Psychothérapies ordinaires

Yann Leroux

Remerciements

Ma gratitude va à David Queffélec qui a soutenu l'idée d'une édition numérique dès le départ. Sans ses connaissances et son implication, ce livre n'existerait pas.

Geoffrey Dorne a mis son talent, sa patience et sa gentillesse au service du livre en lui donnant un visage.

Les collègues du Centre Médico Psycho Pédagogique A. Boulat de Périgueux ont chacun à leur façon contribué à ces Psychothérapies Ordinaires.

Enfin, mes remerciements vont aux enfants reçus au CMPP dont les histoires, les paroles, les jeux et les vies se mêlent parfois si étroitement à la mienne.

A Patricia, sans qui aucune lettre ne saurait jamais être écrite.

Je suis un arbre

L'enfant est occupé à une grande affaire depuis quelques séances. Avec de la pâte à modeler, il façonne un arbre. Le faire tenir debout lui a pris beaucoup de temps, et même encore il arrive que l'arbre vacille et tombe. Mais l'enfant ne se décourage pas. Il sait que c'est une grande affaire que de grandir.

Au sommet de l'arbre, vient un nid, des œufs, et un oiseau. L'arbre porte fruits, et à ses pieds, un renard les regarde avec gourmandise. Les fruits sont bien attachés, et une impression de tranquillité et de force se dégage de l'ensemble de la scène. À côté de l'arbre, se construit une cabane. De larges feuilles sont apposées sur une charpente. Lorsque le toit est achevé, l'enfant hésite un peu : s'il enlève la charpente, est-ce que le toit va tenir ? Il se risque. Le toit tient.

Tout à coup, l'enfant s'écrie : « Je suis arbre. Il

faut bien que ça donne quelque chose, un arbre ». Il est joyeux, et rit de la scène qu'il a construite. Le psychothérapeute est frappé de ce que l'enfant vient de dire. Il a pensé quelque temps avant la séance à la symbolique de l'arbre et de la cabane. Il était avec Cyblèle et Attis, Bachelard, Elliade. Voici que l'arbre immense étend ses branches et couvre la psychothérapie.

Il nourrit l'enfant et le thérapeute. Ses fruits sont pour ceux qui savent s'élever comme pour ceux qui savent attendre.

Moi, une ombre

L'enfant a disparu sous la table et le psychothérapeute sent grandir en lui la figure du Capitaine Achab. C'est une figure qu'il connaît bien et qu'il a même appris à aimer même s'il n'en aime pas les aspects piquants. Il observe en lui une autre figure grandir. La table est un éléphant et il a en tête les images, qu'il a trouvé émouvantes, des petits pachydermes sous les ventres énormes de leur mère.

Lorsque l'enfant émerge de sous la table, la surprise est de taille. Il a barbouillé son visage de feutres. Le rouge, le vert, le noir soulignent ses lèvres. Le thérapeute réprime un mouvement de frayeur. Le visage de l'enfant est tout simplement hideux.

— Regarde ! lui dit-il, mais le psychothérapeute ne voit que le sourire terrible du Joker. L'enfant, lui, est heureux.

— J'ai fait comme maman.

Il déambule fièrement dans le bureau, les jambes

raides, avec un air profond et grave.

— « Il me faut un miroir » décide-t-il.

Il cherche l'objet dans le bureau, ne le trouve pas. Il s'attarde un moment devant le psychothérapeute. Il ne trouve toujours pas son miroir. Puis, soudain, il le trouve. Un pâle rayon de soleil a pénétré par la fenêtre, et projette son ombre sur le mur blanc. Il se campe devant et réajuste son maquillage.

— Voilà ! dit-il satisfait.

Barbouillages

L'enfant glisse sous la table en jetant un dernier regard au psychothérapeute. Seule sa main est restée en arrière et tâtonne sur le plateau. Elle agrippe le pot de feutre et l'emporte avec elle. De l'enfant, le psychothérapeute ne voit plus rien. Ou plutôt, il ne voit que trop bien un enfant. Il le voit gribouiller sur son mur. Les bruits qu'il entend ne le rassurent pas. Il sent viscéralement la pointe du feutre sur le papier peint blanc. Les « je ne fais rien » que claironne l'enfant de temps à autre ne le rassurent pas. Quelque part en lui s'écrit le mot « DÉNÉGATION », mais il n'a pas envie de suivre ce fil. Il remarque aussi l'excellent timing de l'enfant. À chaque fois qu'il est sur le point de se lever et de mettre fin à cette... à cette quoi ? À cette chose, l'enfant claironne « je ne fais rien », le mot DÉNÉGATION s'allume, et... Le thérapeute pense maintenant à la triade dont parle Jacques Lacan mais

l'échappée par l'intellectualisation ne fonctionne pas. Non, c'est plutôt le visage grimaçant d'un enfant qui s'impose. Les bruits de feutre emplissent sa tête, son esprit. Le mur, son mur, doit être dans le même état ! Il visualise l'avancée des barbouillages, le bleu, le vert, le rouge, mélangés en une chose maronnasse, s'étendant sur le mur sous la table. Bientôt, il en est sûr, l'enfant n'aura plus de surface libre, et il faudra qu'il sorte de la protection de la table. Il en est là dans ses réflexions lorsque la fin de la séance les saisit tous les deux. Il se lève. L'enfant sort précipitamment de sous la table, les mains pleines de feutres. « J'ai rien fait », dit-il et il décampe sans qu'un « au revoir » puisse être échangé.

Le psychothérapeute revient avec un seau et une éponge. L'encre est encore fraîche, les feutres sont des feutres à l'eau, et peut-être pourra il limiter suffisamment les dégâts ? Il se glisse sous la table. Il découvre une feuille, barbouillée de toutes les couleurs. Le mur est d'un blanc immaculé. Une petite inscription semble clignoter. De son écriture rendue

malhabile que les irrégularités du papier peint accentuent encore, l'enfant a écrit son nom : SAMMY.

Les camions de pompiers

L'enfant raconte : des camions de pompiers, des grandes échelles, des enfants que l'on sauve au risque de sa vie, une vie une vie, sinon y reste, des voitures que l'on découpe, des corps que l'on extrait, des têtes que l'on coupe, des corps que l'on ne reconnaît pas. L'enfant raconte. « Être JPV » : « jeune pompier volontaire » lui traduit-on. L'enfant raconte. Et le thérapeute s'endort. Il s'endort de ce sommeil qu'il connaît et qui lui annonce l'effet de certains mécanismes de défense qui l'éloignent de la périphérie de lui-même. Il s'endort et il lutte avec culpabilité contre ce qui l'engourdit : les pompiers, les scies énormes, tout cela pourraient lui évoquer quelque chose ! Mais rien, il est pris dans cette torpeur qu'il reconnaît bien et qui lui annonce du trop peur. Il lui vient juste qu'avec ces histoires, l'enfant souhaite le protéger. L'enfant raconte. Il sera pompier : d'ailleurs, il a déjà sauvé quelqu'un. Il a

sauvé son petit frère d'un autre qui le menaçait. Et c'est là, dit, l'enfant, c'est là qu'est arrivé le drame. Le thérapeute est alarmé. Eh bien le drame, dit l'enfant, c'est que j'ai été violé. L'engourdissement a cédé, et le thérapeute maintenant ne dort plus : il est en plein cauchemar. L'enfant raconte. Et il a perdu le masque jovial du début et les flammes qui les dévorent tous deux maintenant sont maintenant d'un feu glacé. L'enfant raconte : s'il « le » rencontre et qu'il recommence. Et il s'étonne : en plus, une autre fois, ça a recommencé : j'ai été violé une seconde fois. Le thérapeute perd pied et est emporté par l'angoisse et le désespoir. Pour la première fois, il a peur de commencer une psychothérapie. Pour la première fois, il a peur de cette descente aux enfers que l'enfant lui annonce. Il a peur de ses yeux durs, de ces poings qui se ferment, il a peur de ces paysages dévastés et brûlés, il a peur de cette image de lui que l'enfant lui tend.

L'enfant a des difficultés à apprendre

L'enfant a des difficultés à apprendre. Cela date « depuis toujours », raconte la mère. Et elle se souvient de cette première journée de classe où il avait tant pleuré, et où elle avait dû partir en courant pour ne pas qu'il voie ses larmes. « Un déchirement » dit-elle. Qui lui en évoque un autre. La décision, prise rapidement, dans une sorte d'urgence, de partir. C'est qu'il la battait « depuis toujours » c'est-à-dire depuis que l'enfant est né. Auparavant tout était « parfait », puis l'enfant, gros de coups, est arrivé. Les coups ont duré 8 ans. Pour tout : le repas froid, ou trop chaud, ou la maison mal tenue, ou un regard mal posé, un pleur d'enfant. Elle ne sait pas pourquoi elle est partie au bout de 8 ans. Elle y pense parfois, et se demande « pourquoi pas 4 ou 10, ou dès le premier coup ? » et conclut : « j'aurais pu y être encore », qui est entendu comme un « j'aurais pu y rester ». Elle raconte encore

la peur, une fois la décision prise, peur de ne pas suivre son idée, le rassemblement des affaires, l'enfant dans la voiture, la route, la nuit, puis la journée, et l'arrivée ici, c'est-à-dire nulle part pour elle. La recherche d'un foyer, la découverte de ce foyer, et la tentative d'un nouveau départ.

Je peux avoir ma chemise ?

L'enfant entre dans le bureau et demande « Je peux avoir ma chemise ? ». C'est presque un rituel, maintenant, cette entrée en matière et cette demande. Et comme il en a maintenant l'habitude, il continue son dessin. Au début, c'était juste le plan de sa classe « comme ça tu vas voir où est ma place », et puis le plan a débordé : dans la cour de récré, dans les couloirs, dans la rue en face de l'école. Il a suivi, semaine après semaine, le trajet-école – maison. Le thérapeute a regardé tout cela, avec plaisir au début – une histoire de place, on y reconnaît ses petits – puis avec quelques inquiétudes – qu'est-ce qui va contenir ce dessin qui déborde d'une feuille à l'autre ? Il a été tenté d'interpréter, mais l'enfant ne lui laissait pas... la place ! Si les feuilles se couvrent d'un trajet, la séance ne désemplit pas de sa voix « et puis tu vois, là, il faut tourner ici, et là il y a un trottoir comme ça... » Et interpréter sur quoi ? La chemise ? La

place ? Ce qu'il ressent comme invasion ? Et en quoi cela aiderait l'enfant ? Et puis, l'enfant a trouvé sa place dans la thérapie. Et le thérapeute aussi. Un jour, l'enfant a eu une demande différente : « Je peux voir mes anciens dessins ? » Il les regarde gravement, les commente, n'en reconnaît pas certains. Le thérapeute demande :

— Te souviens-tu, comme tu parlais beaucoup et vite alors ?

— Ah ça oui !

— Je me demandais pourquoi.

— J'avais peur.

L'enfant qui pousse à bout

« Il est coquin, avait dit la mère

— Il pousse à bout, avait dit la psychothérapeute

— Je veux bien le recevoir en psychothérapie », avait dit le psychothérapeute. Et il avait crânement expliqué en quoi le travail avec ces enfants qui poussent à bout était intéressant : travail sur la contenance, travail autour de la recherche de l'objet, travail autour de la médiation, travail autour de l'intégration de la culpabilité...

L'enfant lui fut donc confié.

Certes, le psychothérapeute avait bien perçu qu'une psychothérapie qui commence avec le fantasme de faire mieux que des femmes ne commence pas sous les meilleurs auspices. Mais il fut étonné de l'intensité de ce qui se produisit.

L'enfant n'a pas franchi le seuil de la porte que déjà le psychothérapeute était hors de lui. D'un geste, d'un regard, d'une parole, l'enfant savait le pousser à bout.

Le psychothérapeute se sentait acculé jusque dans ses idéaux. Tout ce en quoi il croyait : le bon accueil de l'autre, la neutralité bienveillante, l'importance du dire... était répétitivement mis en échec. Son estime de soi comme psychothérapeute baissait rapidement et il en arrivait à cette conclusion redoutable : il était nul.

Il était surpris de constater à quel point une partie de ses identifications à sa propre mère était mise au travail. Qu'on laisse l'enfant à sa propre mère ! Et elle saurait bien le mâter se surprenait-il à penser parfois. Et ses rêveries le conduisaient à une scène où il voyait avec satisfaction sa mère faire entendre raison à cet enfant.

Lorsque ce n'était pas le fantasme « On bat un enfant », c'était la honte qui l'occupait. Comment se faisait-il qu'il était impuissant à contenir cet enfant ? Pourquoi le mettait-il dans un tel état de tension ? Certes il voyait bien quelques thèmes : l'abandon du « qu'on le laisse », l'impuissance, l'attaque des idéaux, mais à chaque fois la haine, chaude, brûlante,

revenait.

Et il se souvenait, alors, comment il avait crânement expliqué en quoi le travail avec ces enfants qui poussent à bout était intéressant : travail sur la contenance, travail autour de la recherche de l'objet, travail autour de la médiation, travail autour de l'intégration de la culpabilité

Le Capitaine Achab

Parfois, le thérapeute s'imaginait en un Capitaine Achab. L'idée lui en était venue quand il s'était surpris à penser que certains patients sondaient comme des baleines. Le problème, jamais réglé, est de savoir s'il s'agit d'une plongée calme – auquel cas il faut la laisser se dérouler – ou d'une plongée angoissée. Certains patients sondent brutalement, et profondément, sans que rien ne le laisse prévoir. D'autres sondent par paliers. On les voit un moment entre deux eaux, puis ils disparaissent dans les profondeurs. Il n'était pas tout à fait dupe de cette rêverie : le capitaine boiteux, poursuivant d'une haine implacable quelque chose, toujours là-bas, toujours plus loin. Il percevait le réseau des significations préconscientes – la sonde, la mer, le harpon. En arrière-plan, le bateau, et l'équipage – quel groupe interne avait-il embarqué en lui ? Mais il se laissait parfois porter par elle, le temps de prendre une

décision, ou le temps qu'il fallait au patient pour remonter. En surface, la mer était parfois d'huile, parfois démontée. Mais que lui importait ? N'était-il pas le Capitaine Achab ?

Dernier rendez-vous

C'est le dernier rendez-vous. Après, la longue interruption des vacances. L'enfant a avalé en quelques enjambées l'espace qui sépare la salle d'attente du bureau. Le psychothérapeute l'a suivi lentement, ayant remarqué que lui emboîter le pas ajoutait à sa précipitation. Lorsqu'il arrive dans le bureau, l'enfant joue déjà. Il a en main un personnage et il lui leste les jambes avec une énorme boule de pâte à modeler. « Un bonhomme de pierre » dit-il. Le bonhomme de pierre fait face à de nombreux animaux, et triomphe de tous assez facilement. Les combats font rage sur l'armoire mais ni la griffe, ni la dent n'entament sa cuirasse. Le psychothérapeute parle à l'enfant en mettant l'accent sur cette armure qui semble protéger le bonhomme de pierre de tout. Trop tôt, sans doute. L'enfant cesse immédiatement le jeu et place des animaux par terre. Il fait un enclos dans lequel il enferme péniblement quelques animaux

et place une famille convenue. Le jeu sonne faux et le psychothérapeute a l'impression que c'est un mouvement défensif contre une intervention mal venue. Il s'en veut et s'enferme à son tour dans des rêveries. Elles le conduisent à la statue de la Liberté, vue la veille sur un magazine pour enfant, et, de là, à l'embouchure de la Gironde. Lorsque son regard se tourne à nouveau vers l'enfant, le jeu du bonhomme de pierre a repris sur la commode. Il lui semble bien plus sincère que le précédent.

« J'ai l'impression, dit le thérapeute à l'enfant, que tu as un peu peur que je te touche trop alors tu fais le bonhomme de pierre ». L'enfant sourit largement et acquiesce. Le thérapeute continue, dans cette parole si particulière à la thérapie. Il parle sans savoir ce qu'il va dire. Ou plutôt : il prépare quelque chose à dire, et lorsqu'il parle, c'est une autre parole qui s'impose. Il aime à se dire que, dans ces moments, il est parlé. Il dit à l'enfant : « Le bonhomme de pierre, c'est bien, ça protège. Mais comment fait-il pour les émotions ? Pour la joie, la colère ou la tristesse ? » Un silence.

« Peut-être es-tu un peu bonhomme de pierre, et que tu ne veux pas trop être touché par les émotions ? »

Bruits d'histoire

Il y a eu les bruits de moteurs, assourdissants. Et les adultes qui couraient partout. Heureusement, un a eu l'idée de prendre les enfants et les a conduits à la cave. C'était la première fois qu'il voyait un bombardement. Il était plutôt impressionné par la puissance qui se dégageait de ces avions mais il n'avait pas vraiment peur. Quand ils sont sortis, il a surtout vu les vaches éviscérées. Après, il s'y est habitué et il ne se souvient pas d'avoir vraiment eu peur. « C'était dans les années 30 » dit son fils, c'était la guerre en Espagne. Mais lui, quand il le raconte, il a peur.

Pas le moment de dormir

Plusieurs fois, le thérapeute s'était assoupi. Et l'enfant lui avait adressé ce mot « pas le moment de dormir ». À chaque fois, le thérapeute en avait éprouvé de la culpabilité. Et puis une fois – était il moins fatigué ou plus culpabilisé que d'habitude ? –, il était bien réveillé. Et l'enfant lui a fait passer ce mot : « pas le moment de dormir ».

Des mots à boire

À des moments particuliers de la séance, l'enfant avait pris l'habitude d'aller boire. Le thérapeute entendait le bruissement de l'eau qui coule, s'inquiétait un peu – aurait-il le temps de nettoyer l'eau avant de recevoir l'enfant suivant ? – se demandait ce que l'autre pouvait bien bricoler. Les jours où il était « en forme », il mâchonnait un texte de Laplanche – La chambre des enfants. Était-ce Laplanche ou Pontalis ? Un jour, changement. L'enfant dit qu'il est un bébé, et qu'il a soif. Le thérapeute lui propose un biberon, et l'enfant accepte. Il se love dans ses bras, plante son regard dans celui du thérapeute, et tête. Le thérapeute est aussi surpris qu'ému. Jamais il n'avait rêvé prendre cet enfant dans ses bras, tant il semblait ingrat. L'enfant est repu et fait signe au thérapeute. Il glisse de ses genoux et reste un long moment étendu par terre. Puis il se hisse sur sa chaise et semble attendre la fin de la séance. À la séance suivante,

l'enfant a un livre à la main. « Lis », ordonne-t-il. Le thérapeute obéit et lui donne une autre tétée.

À ma façon

Il y a eu ce cri, et le bruit de choc. Mais ce dont il se souvient avec le plus de détails, c'est le silence qui a suivi. Un silence très particulier. Et puis après il y a eu d'autres cris, sa tante qui est venue le chercher, le pli des jupes des femmes, et les pleurs de tous. Il y a eu le pin-pon et des cris encore. On l'avait mis dans la chambre, mais par un bout de fenêtre il a vu ce dos blanc, courbé, et puis cette chose que l'on mettait sur le visage de son frère. Il a vu les brancards et il a entendu les pin-pon. Il savait bien que ça finirait par arriver. Il grimpait partout. Depuis, on a peur pour lui. Il n'a plus le droit de rien faire et sur le mur on ne voit plus son frère grandir. Lui se rapproche de l'âge qu'il avait quand... et plus ça va, plus on dit qu'il lui ressemble en tout, qu'ils sont pareils, où qu'il fera les études qu'il n'a pas pu faire

— C'était sans doute quelqu'un de très bien. Mais peut-être peux-tu faire à ta façon ?

— À ma façon, je ne sais pas comment faire.

Le dessin

L'enfant revient après une absence de plusieurs semaines. Il s'assied sur la chaise face au bureau et regarde alternativement le pot de feutres et son t-shirt. Le thérapeute fait remarquer qu'on peut y voir le même motif. L'enfant en revient à une inhibition ancienne : a-t-il le droit de dessiner ? Il finit par se décider, et glisse mollement de la chaise, prend quelques animaux, et disparaît sous l'horizon de la chaise. Du jeu, le thérapeute ne perçoit que les bruitages – et l'odeur de quelques pets qui finissent par l'incommoder. Les animaux sont rangés et l'enfant demande une nouvelle autorisation :

— Est-ce que je peux faire un dessin ?

— Qui te l'interdit ?

Il prend une feuille, des feutres, et dessine ce qui était certainement sa première idée : un poisson, comme les dessinent souvent les enfants, avec cette forme en huit couché. La queue est beaucoup plus

grosse que le corps. Sur le verso, il fait un autre dessin, toujours dans la même thématique maritime : un bateau sur les flots. Il est gréé avec deux mâts, et son pont est étrangement ondulé. Alors qu'il tenait fermement le feutre pour dessiner le poisson, il le tient mollement du bout des doigts pour dessiner le bateau. La bouche est hypotonique, grande ouverte et il ne doit qu'à de grandes aspirations que la salive ne vienne pas mouiller le papier. Des hublots-sabords sortent quatre rames. Le temps est au beau fixe et le bateau navigue dans une douce houle. Il colorie soigneusement le dessin, ce qui lui donne un aspect dense et rigide. À la fin de la séance, il l'emporte, comme il a emporté tous ses dessins

L'enfant est occupé à jouer

L'enfant est occupé à jouer.

L'enfant est occupé à jouer et sa mère le raconte. L'accouchement – très bien – ; la petite enfance – très bien – ; l'entrée à l'école – très bien. Vraiment, cet enfant, c'est un enfant rêvé. Il a bien été jaloux de son petit frère, mais finalement les choses sont rentrées dans l'ordre

L'enfant est occupé à jouer.

Aussi, elle ne comprend pas. Il a tout. Il a toujours tout eu. Et puis il a commencé à mettre le bazar à l'école. Ça elle le supportait. Que les maîtresses se débrouillent !

L'enfant est occupé à jouer.

Mais il a commencé à voler. À la voler. Au début, elle n'a rien dit. Mais après il a volé des sommes importantes. Un enfant de 7 ans !

L'enfant est occupé à jouer.

Il faut dire que le père du petit ne lui dit jamais rien

et...

— Le père du petit ?

Oui, ils n'ont pas le même père, mais il ne le sait pas. Son père est mort quand il avait un an. Il ne l'a jamais connu. Et 3 ans après, elle a connu le père du petit.

L'enfant est occupé à jouer.

— Il avait donc 4 ans lorsque vous vous êtes remise en ménage ?

Oui. On ne lui a jamais rien dit, parce qu'on ne veut pas lui faire de peine...

L'enfant est occupé à jouer.

L'enfant est né avec

L'enfant est né avec un bec-de-lièvre. Les médecins ont parlé de « fente palatine » et lui ont bien dit que « ce n'est rien, ça s'opère » et « qu'on ne s'en apercevra pas ». Ils ont dit que « c'est génétique » et « qu'elle n'a donc pas à s'en faire ». Mais elle pleure. Cela n'enlève rien à son chagrin, à l'idée qu'elle n'a pas fait un enfant comme il faut. Lorsqu'elle l'a vu pour la première fois, lorsqu'on lui a mis sur le ventre, elle n'a vu que ça : cette béance. Son sang s'est glacé – elle aurait aimé ne pas accoucher. Elle en a voulu au gynécologue : pourquoi est-ce qu'il ne l'a pas vu à l'échographie. Elle en a voulu au père. Et surtout, elle s'en est voulu à elle. Et puis il y a eu les biberons. Elle voulait le nourrir au sein, mais quand elle a vu ce trou, elle y a renoncé. Ça a été quand même une épreuve : ça sortait tout le temps par le trou, il manquait de s'étouffer. Elle savait que ce n'était pas ça, mais elle le prenait quand même pour elle : il ne voulait pas de

son lait, elle n'était pas une bonne mère. Elle regardait à la maternité les autres mères qui avaient eu un beau bébé. Elle leur souriait, mais à l'intérieur d'elle, elle ne leur souhaitait que du mal. On lui disait qu'elle ne savait pas faire, ce qui ajoutait à sa culpabilité. Et puis il tétait lentement, ça prenait des heures, il fallait le réveiller. Ce qui ajoutait à son angoisse. La nuit, elle allait le voir : est-ce qu'il respire ? Est-il vivant ? S'est-il étouffé ? Sa respiration lente et régulière la rassurait. Et là, dans l'obscurité, dans ce noir qui cachait ce trou, elle pouvait l'aimer.

Le passé reste à la même place

Les traits sont tracés d'une main sûre. « Un train » dit-il. Le dessin se poursuit en silence. Tout juste le temps de chercher une règle, et le revoilà parti dans son dessin. « C'est un TGV », précise-t-il et il dessine avec soin les portes et les fenêtres. Une partie de TGV, en fait, car on n'aperçoit que la motrice et une partie du wagon suivant. Les phares s'allument : « c'est la nuit » dit-il. On aperçoit également les lumières à travers les vitres. Le temps de colorier les wagons, et déjà le jour s'est levé : un magnifique soleil campe au coin droit de la feuille. Des trains comme ça, dit-il, il en a dessiné 5 une fois, mais ils ont été déchirés. « Voilà pour la spontanéité ! » pense le thérapeute. Un dessin fait et refait x fois. Rien ne dépasse, rien ne bouge.

— Mais si, ça bouge, c'est un train, un moyen de transport, ça ne te dit rien ? Ça va quelque part ! Il y a bien une gare d'arrivée.

— Tu parles : ça va sur des rails. Il est en train (c'est le cas de le dire) de me dire qu'il ne conduit rien. Il vient, fait son truc, et repart. Terminus, tout le monde descend !

— Allons, tu es bien trop agressif. N'entends-tu pas : On le lui a déchiré ! Sans doute craint-il que tu n'en fasses autant, avec ses dessins, ses idées, ses affects...

— Bien sûr que j'ai entendu ça. J'ai vu aussi que le train n'est pas entier. Il en reste à venir. Qui sait comment il va se terminer ?

— Tiens puisque tu parles de terminer, et si tu demandais à l'enfant comment va se terminer ce voyage.

— Bonne idée. (À l'enfant) Le train, il arrive ou il part ?

— Ce n'est pas ce que je t'ai dit de demander !

— Je sais, mais chut : écoutons l'enfant

— Ah, le train, il part, et après pour revenir, le conducteur il descend et il monte dans l'autre locomotive...

— (en pensées) Le devant devient derrière

— ... (l'enfant dessine des nuages très différents)
il y a le nuage présent, le nuage passé, le nuage futur.
Non il y a le nuage futur, le nuage passé, le nuage
présent

— (en pensées) Le passé reste à la même place

Sol porteur

C'est un enfant de 7 ans et il est assis sur sa chaise. Et il laisse cette curieuse impression de flotter dans les airs. « Une plume, se dit le psychothérapeute, il ne doit pas peser lourd ». Il a les jambes qui ne touchent pas le sol, et il les balance. Parfois il les ramasse sous lui. Le psychothérapeute lui a proposé de dessiner. L'enfant a dit « oui » dans un souffle. Et n'a pas bougé de son siège. Le psychothérapeute lui a proposé d'utiliser des objets. L'enfant a dit « oui » dans un souffle. Et n'a pas bougé de son siège. Les propos de la mère lui sont revenus à l'esprit. Le développement « normal » d'un enfant « qui ne dérangeait jamais et qui pouvait rester des heures, tranquille, dans son coin ». Le psychothérapeute se rend compte que l'enfant ne lui dira pas « non ». Il s'inquiète. S'angoisse. Comment grandir sans cet organisateur ? Comment entrer en relation avec quelqu'un qui dit « oui » à tout – c'est-à-dire qui est

dans un mimétisme radical. Heureusement, il dit oui, et fait non. Il lui vient à l'esprit une idée de jeu : il frappe dans ses mains. Clap. Clap. Deux coups. L'enfant regarde avec sa vision périphérique. Il fait : » Clap ». Un jeu commence, avec des variations de rythmes et d'intensité. Clap. Clap. Puis on se lancera une boule de pâte à modeler. Loin. Près. À toi. À moi. Faux lancers. Parfois, l'enfant glisse sur le sol, s'allonge sur le dos. N'y a-t-il que le sol qui a les bras assez grands pour le porter ?

Vous devriez aller voir M. Machin

Le thérapeute est entré. On l'a appelé : « vous devriez aller voir M. Machin ». Alors il y est allé. On l'a conduit au travers de couloirs et de portes. Puis de nouvelles portes et de nouveaux couloirs. Il croise des hommes. On le regarde, on s'interroge : est-il avec nous ? Ou avec les autres ? Enfin, une dernière porte. Il entre. Et constate d'emblée qu'il n'est pas le bienvenu. L'homme est là, à quelques pas, quatre tout au plus. Il est prostré, et tout en lui évoque le refus. Jusqu'à l'odeur. Il est comme statufié. L'ambiance même de la pièce est changée. Avant la porte, ce sont les bruits, les éclats de parole. Le vertige saisit le thérapeute. À quoi se raccrocher ? Des mots, des images lui traversent l'esprit. Dante – vous qui entrez ici abandonnez toute espérance – oméga mélancolique – catatonie – impuissance. Que faire ? Que dire ? Se raccrocher, vite, à une idée, un savoir. Alors il note les signes. Et fait le diagnostic :

mélancolie. Il a là un bouclier, qu'il croit solide. Alors il parle. Lentement et prudemment, car déjà l'extrême tristesse de l'homme le touche. Ne va-t-elle pas l'envahir, le submerger et le détruire ? Lui dit la détresse qu'il perçoit. L'aide qui peut être apportée. Des portes et des couloirs. Encore des portes et des couloirs. Les mêmes hommes. Les mêmes regards. Le thérapeute est sorti. S'en est-il sorti ?

N°ISBN : 979-10-93509-00-6

Version ePub par LEC Digital Books et David
Queffélec

V0.8 - 21/02/2014